

# AUX ORIGINES DE LA PREMIÈRE ROME CHRÉTIENNE : ARCHÉOLOGIE ET TOPOGRAPHIE DES TISSUS URBAIN ET SUBURBAIN À LA FIN DE L'ANTIQUITÉ

*Philippe Pergola\**

*A la mémoire de Charles Pietri*

Au moment où j'ai été invité à votre VI<sup>e</sup> *Reunió*, après avoir dit oui avec enthousiasme pour le plaisir de découvrir Valencia où je n'avais jamais été, mais dont je connaissais la grande renommée —et pas seulement pour ses richesses archéologiques—, un oui aux amis Pere de Palol, Josep Gurt et à notre *genius loci* Albert Ribera, ce n'est en revanche qu'après quelques hésitations, et une pointe de tourment, que j'ai accepté l'idée du rapport qu'ils m'ont proposé autour de la première Rome chrétienne. Je tiens à ce propos à remercier tous les organisateurs du Congrès, scientifiques (universitaires et des Instituts de recherche et de tutelle du patrimoine qui ont contribué à cette organisation), ainsi que les autorités locales et en particulier celles de l'*Ajuntament* de Valencia de l'honneur qui m'est fait d'être présent parmi vous, par un rapport introductif sur la Ville Eternelle. C'est aussi une joie que ce soit à Valencia, devenue par les travaux récents menés autour d'une archéologie chrétienne exemplaire, une ville de référence pour notre discipline, une ville qui sait apprécier et mettre en valeur comme il se doit son patrimoine historique et archéologique. La péninsule ibérique dans son ensemble est devenue aujourd'hui un modèle bien au-delà des confins de l'Europe. Valencia est par ailleurs bien connue à Rome depuis que notre collègue et ami Albert Ribera est venu nous illustrer ses belles découvertes et ses beaux travaux de ces dernières années. Avec la tenue de la *Reunió* ici, ils obtiennent la reconnaissance qu'ils méritent. Valencia sera bien sûr, grâce à ces belles découvertes, une ville incon-

turnable à l'occasion du XV<sup>e</sup> Congrès international d'archéologie chrétienne de 2005 dont l'organisation a été confiée à l'Espagne et dont les séances de travail commenceront à Barcelona.

Parler de Barcelona est pour moi l'occasion d'associer à ces remerciements notre collègue fondateur des *Reunió*, et dont je m'honore de l'amitié, le Prof. Pere de Palol, parmi les plus grands maîtres de l'archéologie chrétienne et auquel j'ai eu l'immense joie de pouvoir conférer la quatrième *laurea honoris causa* dans l'histoire du *Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana*, à l'occasion de la célébration du LXXV<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation, en 2000. J'y associe bien sûr volontiers son successeur à Barcelona et comme promoteur des *Reunió* l'ami Josep Gurt.

C'est à la mémoire de Charles Pietri, que bien d'entre vous ont connu, et onze ans après sa disparition, que je dédie ce texte qui lui doit beaucoup, non seulement parce que sans ses travaux essentiels nos connaissances de la première Rome chrétienne n'en seraient pas là, mais aussi et surtout pour ce que je lui dois —sur Rome en particulier— grâce aux échanges presque quotidiens que j'ai eus avec lui, dès la fin des années 70, surtout durant la décennie pendant laquelle il a assuré la direction de l'Ecole française de Rome.

Dans le résumé de ce rapport remis avant la tenue de la *Reunió*, je commence par affirmer qu'il est des sujets dont on peut se demander s'ils n'ont pas été tellement traités, et sous tous leurs aspects possibles durant des décennies, qu'il n'est guère possible d'y apporter des éléments sinon nouveaux du moins originaux. Rome et la première Rome chrétienne, la Rome de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge, sont certainement de ces sujets pour lesquels on est justement en droit d'avoir

\* C.N.R.S., Laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne, M.M.S.H (Aix-en-Provence) - Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana (Rome).

un tel questionnement. L'ambition de ce rapport n'est certes pas de présenter un état exhaustif des lieux ; il nécessiterait un congrès entier et ce thème a déjà été l'objet de différentes initiatives durant les deux décennies à peine écoulées, dont je rappellerai ci-après les principales de ces toutes dernières années. L'élément novateur de cette intervention entend être, en revanche, la présentation aux collègues espagnols et aux doctorants et étudiants, d'un état des lieux et des avancées les plus conséquentes d'une archéologie chrétienne romaine entendue au sens large. C'est en effet une « archéologie et culture de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge » de Rome que j'entends vous illustrer, en paraphrasant le sous-titre éloquent donné en 1983 aux *Seminari di Archeologia Cristiana* par les chercheurs qui ont été à l'origine des travaux et des rencontres qui ont si profondément transformé, en deux décennies, l'image que l'on se faisait de la Rome des IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles et dont Charles Pietri fut l'initiateur et l'âme.

Il est deux autres aspects qu'il est essentiel de développer et de valoriser, pour comprendre la réalité de cette ville qui demeure une grande capitale, contre vents et marées en une époque où les équilibres géopolitiques de Méditerranée sont remis vigoureusement en question au détriment de Rome. Il y a tout d'abord la Rome suburbaine très fréquentée, à la fois par les dévots —romains ou pèlerins venus de loin— qui se recueillaient régulièrement sur les tombes des martyrs, mais aussi dans le cadre d'activités économiques qui continuaient à y être exercées. Ces abords de la Ville et leur vitalité demeurent incontournables pour comprendre le rôle et la place qu'elle conserve ainsi que sa réalité de grande métropole capitale. Dans les sanctuaires suburbains, les Pontifes romains puisèrent longtemps une part importante de leur autorité (y compris *internationale*) et la Ville une bonne part de ses ressources, à la fois autour des tombes des Princes des Apôtres, mais aussi de bien d'autres martyrs prestigieux, parmi lesquels les premiers évêques de Rome occupent une place privilégiée.

Il y a en second lieu la nécessité de sortir de schémas encore trop rigides de nos cadres d'étude : alors que l'archéologie classique « *méprise* » encore trop souvent les réalités postérieures au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., celle de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge fait parfois l'impasse sur la topographie chrétienne urbaine ou suburbaine ou ne la mesure pas à sa juste valeur ; enfin, l'archéologie chrétienne a trop longtemps oublié, tant dans la Ville que dans le *suburbium*, les établissements de tous ordres, qu'il s'agisse de l'habitat comme des centres de production agricoles ou artisanaux.

## LES IMAGES DE ROME A TRAVERS LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Je me garderai bien de parcourir, même par de brèves citations, les nombreuses études fondamentales qui ont contribué le siècle dernier à construire une image de la Rome des IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles ; je ne dresserai pas non plus un catalogue ennuyeux de sources ou de monuments, en proposant à nouveau le schéma dépassé d'un nombre impressionnant d'églises disséminées dans un désert de ruines d'édifices antiques.

Pour un état des lieux de la seule Rome chrétienne, des sources comme des monuments, nous avons la chance de disposer de la somme de la *Roma christiana*<sup>1</sup> de Charles Pietri, que viennent compléter de nombreuses autres études publiées par celui-ci surtout par la suite, dont les plus importantes sont maintenant regroupées dans le volume posthume de la *Christiana respublica*.<sup>2</sup> Charles Pietri se situe bien entendu dans la seule optique de l'historien du christianisme qui prend en compte l'Eglise romaine et son cadre, son *établissement* matériel, sans prétendre à aucun moment écrire une histoire globale de la Rome de l'Antiquité tardive.

Il faut ajouter à cet état des lieux relatif et aux multiples facettes de la présence chrétienne dans la Ville, les témoignages matériels de la société civile et de son cadre, de ses cadres, au même titre que les infrastructures de tous ordres, depuis les voies de communication, l'enceinte et les nombreuses restaurations dont elle fut l'objet, comme ce fut aussi le cas des aqueducs ou des *domus* les plus riches, alors que le mystère continue à envelopper les cadres de vie des habitants les plus humbles de la Ville Eternelle, ceux que nous retrouvons en revanche, par centaines de milliers, dans les tombes en général anonymes des catacombes ou des nécropoles de surfaces, y compris à l'intérieur des murs, dès le V<sup>e</sup> siècle.

Les images de Rome sont à géométrie variable, selon la spécialisation et les postulats de ses historiens. Ce sont des *Rome* aux visages multiples qui apparaissent selon que l'on décrit une géographie monumentale, plutôt païenne, qu'elle soit publique ou privée, chrétienne, de l'intérieur de la Ville ou de la périphérie suburbaine, selon aussi, comme je viens de l'indiquer d'entrée de jeu, que

1. PIETRI, CH., 1976.

2. PIETRI, CH., 1997.

l'on est spécialiste de l'Antiquité, de l'Antiquité tardive ou que l'on se situe plus ou moins résolument dans une perspective *postclassique*.

La bibliographie est démesurée et je me limiterai ici aux travaux de synthèse et aux colloques les plus récents sur ces thèmes pour une vue d'ensemble des riches contributions de ces dernières années, qui permettent aussi de remonter dans le temps pour une compréhension des travaux plus anciens.

Après les travaux pionniers de G. B. de Rossi au XIX<sup>e</sup> siècle, chercheur auquel il faut associer Louis Duchesne, le pas suivant fut accompli dans la première moitié du XX<sup>e</sup> par Johan Peter Kirsch. Tous trois ont certainement été les premiers topographes de la Rome chrétienne. Charles Pietri a été la figure marquante de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle avec une approche d'historien doté d'une grande sensibilité au témoignage archéologique.

Le grand tournant des débuts d'une approche globale de la Rome de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, qui sache réunir sur des dossiers précis toutes les sources littéraires et archéologiques, se situe dans les années 80. Il est le fruit de la convergence de sensibilités différentes qui se sont parfois ignorées ou *méprisées*, mais qui ont su aussi se réunir et débattre autour de thèmes devenus communs. Parmi les initiatives les plus novatrices —et pour l'heure les plus durables d'entre elles— se situent les *Seminari di Archeologia Cristiana - Archeologia e Cultura della Tarda Antichità e dell'Alto Medioevo*, nés sous l'impulsion de Charles Pietri en 1983, auquel revient l'idée d'avoir voulu relancer les *Conferenze di Archeologia Cristiana*, fondées par De Rossi et Duchesne au XIX<sup>e</sup> siècle et interrompues au début des années 50. Ces *Seminari*, pris en charge par l'Ecole Française de Rome et le *Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana*, furent fondés à l'initiative de Charles Pietri et ainsi que d'Umberto Maria Fasola, Paul-Albert Février, Victor Saxer et Pasquale Testini. Depuis vingt ans maintenant, ces rencontres mensuelles sont l'occasion de débats qui ont lieu alternativement au siège de ces deux institutions. Un public fidèle et nombreux (de chercheurs et de doctorants) y participe en intervenant à la suite des rapports de chercheurs venus parler de leurs travaux en cours, dans toutes les provinces romaines, pour discuter autour de thèmes et de problématiques des plus divers, historiques et archéologiques, et remettre en discussion leurs interprétations. Sont ainsi régulièrement regroupés les spécialistes d'une archéologie chrétienne renouvelée, des antiquisants qui découvrent l'Antiquité tardive et le haut Moyen

Âge par une pratique archéologique enfin consciente que la fouille sérieuse ne commence pas avec une enquête exclusivement limitée aux unités stratigraphiques antérieures au IV<sup>e</sup> siècle. Enfin s'y retrouvent aussi des médiévistes qui reconnaissent l'importance du haut Moyen Âge et du monde post-classique pour comprendre *leurs* monuments, *leurs* villes ou *leurs* campagnes, comme *leur* culture matérielle. Ce sont aussi des journées thématiques qui ont lieu chaque année, donnant lieu à la publication d'Actes. Certains de ces séminaires —pour ne citer qu'un cas, je rappellerai celui de 1987 autour des sépultures *intra muros*— ont connu de grands développements repris ailleurs pour donner lieu à d'autres rencontres ou d'autres congrès.<sup>3</sup>

A Rome l'importance de la fouille de la *Crypta Balbi*, commencée au début des années 80, constitue certainement un électrochoc révolutionnaire, avec la première expérience d'archéologie urbaine *totale* à avoir pris en compte un quartier de la Ville dans son évolution diachronique de l'époque contemporaine aux réalités romaines les plus anciennes qui s'y conservent. Pour l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, ce sont surtout les travaux dirigés ces dernières années par Lucia Sagui qui ont démontré non seulement la vitalité de ce quartier et de l'évolution de son urbanisme, mais aussi la qualité de productions artisanales de très haut niveau, de manière inattendue pour les V<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, avec le travail de matières premières des plus variées jusqu'aux plus *nobles*, à savoir l'ivoire et l'or. Parmi les plus grandes surprises au niveau de ce mobilier, il faut rappeler que des objets considérés jusqu'ici comme spécifiques au monde lombard étaient en fait produits dans la très pontificale Rome de manière identique...

On doit associer à la *Crypta Balbi* une deuxième série de découvertes *révolutionnaires*, celles de la fouille entreprise dans le *Forum* de Nerva, dans le cadre d'une enquête de l'Institut de Topographie antique de l'Université de Rome, sous la direction de Chiara Morselli et Edoardo Tortorici, au milieu des années 80, puis *recupérée* directe-

3. Les compte rendus des séances de ces séminaires sont publiés chaque année par mes soins, depuis 1984, dans la *Rivista di Archeologia Cristiana*, les journées thématiques faisant quant à elles l'objet de publications séparées autour des thèmes les plus divers; seront cités plus loin les actes de la journée sur le paysage urbain de Rome (*infra*, note 7), la paroisse rurale, le complexe de Cimitile, les sarcophages de l'Antiquité tardive, etc., publiés alternativement par l'Ecole Française de Rome et le *Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana*.

ment par la Surintendance aux biens culturels de la Mairie de Rome, qui a permis la découverte inattendue d'une riche maison carolingienne. Cette structure unique, admirablement étudiée par Riccardo Santangeli Valenzano, avait miraculeusement échappé en grande partie aux déterrements des *Fora* impériaux, entrepris sous l'impulsion de Mussolini. Par cette découverte, il a été possible d'établir que loin d'avoir été abandonnée la Rome monumentale romaine avait connu une riche évolution urbaine jusqu'à l'époque carolingienne et au-delà, de plus sans que le niveau d'occupation se soit modifié depuis l'époque impériale.<sup>4</sup>

Il ne peut être question ici de rappeler dans le détail toutes les autres initiatives qui ont concerné la Rome de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge ces dernières années. Je me limiterai à rappeler qu'un moment important a été constitué par le Colloque organisé par les médiévistes P. Delogu et L. Paroli<sup>5</sup> en 1992, autour de l'histoire économique de Rome revue à partir *des* fouilles récentes. En fait la présentation de travaux de premier ordre tels que ceux qui viennent d'être cités de la *Crypta Balbi* ou du *Forum* de Nerva, ou encore d'une partie des fouilles d'Ostie, mais en faisant un peu vite l'impasse sur toutes les découvertes et les progrès des études dans les domaines de l'archéologie chrétienne dans la Ville et hors les murs, donnent ainsi une image de la Rome du haut Moyen Âge déchristianisée, sinon au hasard de certaines communications, parmi lesquelles il faut rappeler celle, exemplaire, de Carlo Pavolini autour du *Coelius*, dans ce même ouvrage.

Une contribution essentielle, par plusieurs travaux souvent volumineux, est venue ces vingt dernières années des travaux de F. Guidobaldi autour à la fois des *domus* de l'Antiquité tardive, mais aussi de la première architecture chrétienne.<sup>6</sup>

Un tournant a certainement été constitué par la journée thématique des Séminaires d'archéologie chrétienne autour du paysage urbain de Rome du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, de 1997, publiée en 1999.<sup>7</sup> Pour

la première fois ce sont les différentes sensibilités de l'archéologie romaine concernées par cette période qui se sont rencontrées pour un premier vrai débat. L'année du Jubilé a été l'occasion de plusieurs rencontres et manifestations ou de publications autour de la première Rome chrétienne ou de l'Antiquité tardive. J'en citerai les principales qui ont eu un impact particulier et qui ont grandement contribué à enrichir le dossier de nos connaissances.

Un colloque, organisé par L. Pani Ermini et P. Siniscalco<sup>8</sup> a été accompagné d'une exposition et un catalogue modestes, intitulés *Christiana loca*.

Une autre exposition, accompagnée d'un catalogue volumineux, *Aurea Roma*, bien que dépourvue d'un fil conducteur et d'une approche qui livre une image homogène et parlante des derniers fastes de la Rome païenne et des grandes réalisations de la première Rome chrétienne, a également marqué cette année jubilaire. Elle a permis de présenter la richesse économique et culturelle de la Ville et la qualité des échanges maintenus avec l'ensemble du monde antique.

En parallèle, dans une œuvre de vulgarisation scientifique, j'ai réuni les contributions de différents collègues pour tenter de présenter, dans un ensemble cohérent, des témoignages essentiels, autour de la relecture des sources littéraires à la suite de découvertes archéologiques récentes ou d'études renouvelant l'approche de la Rome des IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle,<sup>9</sup> dont plusieurs ont déjà été citées ici. Pour la première fois aussi cette approche concerne à la fois le cadre urbain et les réalités suburbaines.

Enfin, pour la première Rome chrétienne, la contribution la plus importante est certainement constituée par les Actes monumentaux du Colloque *Ecclesiae Urbis*, organisé par le *Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana* et coordonné par Federico Guidobaldi, recueillant en trois volumes des travaux qui constituent une avancée essentielle pour la connaissance des édifices chrétiens de Rome jusqu'à la fin du haut Moyen Âge.<sup>10</sup>

Je voudrais conclure ce rapide passage en revue des contributions de synthèse les plus récentes (en y renvoyant pour l'ensemble de la riche bibliographie qui en est l'aboutissement), en insistant sur l'importance d'une approche globale de la Rome de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen

4. Pour les fouilles de la *Crypta Balbi* et celles du *Forum* de Nerva, je renvoie aux synthèses récentes de SAGUI, L. (*La Crypta Balbi – Un dépotoir raconte la vie d'un monastère du VIII<sup>e</sup> siècle*) et SANTANGELI VALENZANO, R. (*Vivre au forum – Les constructions privées de la Rome du haut Moyen Âge*), dans PERGOLA, PH. (éd.), 2000a, p. 122-131 et 114-121.

5. DELOGU, P. et PAROLI, L. (éd.), 1993.

6. Là encore, je renvoie à sa récente synthèse, accompagnée d'un complément bibliographique, publiée dans PERGOLA, PH. (éd.), 2000a.

7. PERGOLA, PH. (éd.), 1999.

8. PANI ERMINI, L. et SINISCALCO, P. (éd.), 2000.

9. PERGOLA, PH. (éd.), 2000a.

10. GUIDOBALDI, F. et GUIGLIA GUIDOBALDI, A. (éd.), 2002.

Âge dans sa réalité topographique unique d'union, de symbiose, entre l'espace habité de l'intérieur des murs et le vaste espace aux multiples fonctions, et grouillant d'activités, du *suburbium*, auquel j'ai déjà fait allusion ci-dessus. Il avait été jusqu'ici le grand absent, ou du moins une réalité étudiée à part et morcelée, chronologiquement et thématiquement (nécropoles, en ayant soin de diviser païens et chrétiens, zones de production agricoles ou artisanales, grandes et moyennes résidences, etc.). Pour les III<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, cette absence et cet aspect d'études trop sectorielles sont maintenant dépassés, depuis la tenue du colloque international organisé par l'Ecole française de Rome et que nous avons coordonné avec Riccardo Santangeli Valenzano et Rita Volpe, dont les Actes viennent de paraître.<sup>11</sup>

### LA ROME DU DÉBUT DU III<sup>e</sup> SIÈCLE A DIOCLÉTIEN : LES RÉVOLUTIONS DU SUBURBIUM

Alors que la topographie de Rome du début du III<sup>e</sup> siècle à Dioclétien ne pose guère de problèmes substantiels, du moins quant à l'image liée à la continuité monumentale et aux réalisations nouvelles, sinon pour les constructions privées qui ne sont l'objet que d'approches épisodiques, la réalité du *suburbium* souffre à la fois de la rareté des études et des enquêtes (toutes périodes confondues d'ailleurs) très sectorielles pour ne pas dire sectaires, comme j'y ai fait allusion ci-dessus.

En caricaturant la situation, je pourrais dire que les études et recherches de tout le XX<sup>e</sup> siècle, à de rares exceptions près, se partagent le *suburbium* entre archéologues classiques et archéologues chrétiens, le long de frontières non pas géographiques mais chronologiques et thématiques, avec de plus une sorte de *no man's land* qui se situe autour du milieu du III<sup>e</sup> siècle. L'archéologie classique y voit quelques réalisations « *chants du cygne* », jusqu'au début du IV<sup>e</sup> siècle et encore quelques travaux spectaculaires tels que la villa de Maxence ou la basilique *cirquiforme* de la voie Prénestine, dont on ne sait d'ailleurs trop que faire. L'archéologie chrétienne traditionnelle, quant à elle, identifie autour du début du III<sup>e</sup> siècle (sinon à la fin du II<sup>e</sup>) la naissance des premières catacombes dont le plein développement commence au milieu du III<sup>e</sup> siècle pour déboucher sur les réseaux inextricables des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup>

siècles, en parallèle avec les réalisations monumentales qui se succèdent en surface, comme en souterrain pour être utilisées et maintes fois restaurées, de manière systématique, jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle.

Timidement, çà et là, des phénomènes de *continuité*, au IV<sup>e</sup> voire au V<sup>e</sup> siècle, sont signalés sur les sites de *villae* ou d'installations agricoles et artisanales ou encore au sein de zones de nécropoles païennes, en attribuant à ces complexes des situations de survie à la limite de la précarité. De leur côté, les archéologues *chrétiens* prennent parfois en compte les réalités antérieures aux premiers développements des cimetières chrétiens, que ces réalités soient funéraires ou non, en fonction surtout des conditionnements que cela comporte pour leurs travaux, et sans vraiment les étudier.

Lorsque, avec Rita Volpe et Riccardo Santangeli Valenzano, nous avons proposé la tenue du Colloque *Suburbium* I, déjà cité ci-dessus,<sup>12</sup> dont j'avais lancé l'idée au terme du Séminaire d'archéologie chrétienne de 1997 sur le paysage urbain de Rome du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle,<sup>13</sup> notre objectif principal fut alors de *casser* tant cette rupture chronologique insensée que cette césure entre chercheurs, aussi insensée que la rupture chronologique. Les trois jours de notre colloque, dont les actes viennent donc de paraître, n'ont certes pas apporté de réponses définitives, mais ils ont permis de dessiner une image nouvelle de la réalité des installations qui ont continué à caractériser le *suburbium* à cette époque charnière. Étrangement, pour le III<sup>e</sup> siècle dans son ensemble, jusqu'au règne de Dioclétien, le monde funéraire est certainement celui pour lequel nous avons le moins grand nombre de réponses nouvelles, certainement parce qu'il était le mieux connu et que les rapports ne l'ont concerné que très marginalement. En substance, au moment où s'installent à Rome les religions orientales, y compris le christianisme, et qu'avec elles les inhumations prennent le dessus sur les incinérations, la demande de nouveaux espaces funéraires est telle que les nécropoles traditionnelles continuent à être utilisées à plein régime, mais ne suffisent plus et qu'alors se créent ainsi les premiers hypogées plus ou moins étendus et aux formes les plus variées. On peut cependant raisonnablement penser qu'en terme de *paysage* et d'occupation du sol la situation d'ensemble ne dut guère connaître de mutations substantielles par rapport au siècle précédent.

11. PERGOLA, PH., SANTANGELI VALENZANO, R. et VOLPE, R. (éd.), 2003.

12. *Op. cit.*, *supra*, note précédente.

13. *Op. cit.*, *supra*, note 7.

C'est en revanche le reste du paysage suburbain qui dut connaître, tout au long du III<sup>e</sup> siècle, les plus grandes mutations, à savoir dans tout ce monde agricole et artisanal lié aux grandes *villae*, non plus seulement d'apparat, comme c'est le cas en particulier le long de la *via Appia*, mais aussi pour des unités de productions plus modestes. Nous en cerons encore mal la nature —et sur la longue durée aussi— mais de ce colloque nous devons retenir que des réalités anciennes (remontant parfois aux siècles centraux de l'époque républicaine) furent rénovées, rajeunies et agrandies. C'est surtout la *pars dominica* que nous en connaissons, alors que les installations productives restent souvent à identifier, mais nous avons la certitude, par exemple sur la *via Labicana* avec les beaux travaux de Rita Volpe (dont la parution est prévue à l'automne 2003) que deux grandes *villae*, l'une d'origine républicaine, l'autre impériale, à quelque 500 m. l'une de l'autre, tournent à plein régime au III<sup>e</sup> siècle et que nous allons les retrouver dans les siècles suivants. Dans la plupart des cas, les dépouillements systématiques de ces installations et leur abandon progressif n'apparaissent au plus tôt qu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle ou au début du VII<sup>e</sup>.

#### DU TOURNANT CONSTANTINIEN A LA FIN DU IV<sup>e</sup> SIÈCLE : UNE IMAGE RENOUVELÉE DU III<sup>e</sup> MILLE AU CENTRE MONUMENTAL

Pour planter le cadre de l'*Urbs*, au cœur du moment où se situe la réflexion autour du tournant bien connu de l'implantation monumentale du christianisme dans la ville (à savoir l'époque de Constantin et les décennies successives), je tiens à relire d'entrée de jeu le passage réservé à Rome dans ce document trop souvent oublié —ou sous-utilisé— qu'est l'*Expositio totius mundi et gentium*. La traduction et le texte latin ci-après sont ceux de la belle édition de Jean Rougé :<sup>14</sup> «[...] l'Italie [...] fait paraître sa gloire dans son nom. Elle possède des villes nombreuses et diverses et, remplie de tous les biens, elle est gouvernée par la providence. Tu trouveras en effet dans cette Italie de nombreux crus: vins du Picenum, de Sabine, de Tibur, de Toscane... L'Italie a donc de tout en abondance et, en outre, elle possède ce très grand bien: la plus grande et la plus distinguée des villes, la ville royale qui met en évidence sa valeur par son

14. ROUGE, J., 1966, pp. 193-195.

nom même, celle que l'on appelle Rome; on dit qu'elle fut fondée par le jeune Romulus. C'est pourquoi elle est pourvue au plus haut point d'édifices dignes des dieux: en effet tous les empereurs, ceux des temps passés comme ceux de maintenant, ont voulu y fonder quelque monument et chacun d'eux y a établi quelque ouvrage à son nom. Si tu veux en effet < *penser* > à Antonin, tu trouveras des ouvrages innombrables; de même que le forum dit de Trajan qui possède une basilique remarquable et renommée. Il y a aussi un cirque bien situé et décoré de nombreuses statues de bronze... Elle possède pareillement un fleuve connu de beaucoup, le Tibre; il est utile à la susdite ville, car il la traverse avant d'arriver à la mer et c'est par lui que tout ce qui vient de l'extérieur remonte jusqu'au dix-huitième mille: et c'est ainsi que la ville a de tous les biens en abondance. Elle possède aussi le très grand Sénat formé d'hommes riches. Si tu veux examiner ses membres les uns après les autres, tu trouveras que tous ont été gouverneurs de province, ou le seront, ou pourraient l'être; mais ils ne le veulent pas, préférant jouir de leurs biens en toute tranquillité. Ils honorent aussi les dieux, entre autres Jupiter et le Soleil; on dit, de plus, qu'ils accomplissent les cérémonies sacrées en l'honneur de la Mère des dieux, et il est certain qu'ils ont des aruspices. »<sup>15</sup>

Ce texte contient pour Rome, et la Rome du milieu du IV<sup>e</sup> siècle, toute une série de messages et

15. LV, 1-19, 22-33 : «[...] Italia [...] in nomine gloriam suam ostendit, multas et varias ciuitates habens et omnibus bonis plena, regitur a prouidentia. Inuenies enim in ipsa Italia uinorum multa genera: Picenum, Sabinum, Tiburtinum, Tuscum, etenim Tusciam... Italia ergo omnibus abundans insuper et hoc maximum bonum possidet: ciuitatem maximam et eminentissimam et regalem, quae de nomine uirtutem ostendit et uocatur Roma; quam aiunt condidisse Romulum puerum. Est itaque quam maxima et aedificiis diuinis ornata: quisque enim < *ex* > antefactis imperatorum, aut nunc qui sunt, in eam condere aliquid uoluerunt, et singuli eorum opus quaecumque in nomine suo faciunt. Si enim uolueris Antoninum < *memorare* >, opera inuenies innumerala; sicut et quae dicitur forum Traiani, quae habet basilicam praecipuam et nominatam. Habet autem et circenses bene positos et aeramento multo ornatos... Similiter et fluuium habet multis notum Tyberim, qui utilis est prae dictae ciuitati; qui incidens eam peruenit in mare, et per ipsum omnia quae ueniunt de peregre ascendunt ad decem et octo milia: et sic ciuitas omnibus bonis abundat. Habet autem et senatum maximum uirorum diuitum: quos si per singulos probare uolueris, inuenies omnes iudices aut factos aut futuros esse aut potentes quidem, nolentes autem propter suorum frui cum securitate uelle. Colunt autem et deos, ex parte Iouem et Solem; nec non et sacra Matris deum perficere dicunt, et aruspices ad eos < *esse* > certum est. »

de témoignages. Son auteur, moyen-oriental et païen, refuse toute concession au christianisme et à sa présence à Rome, certes alors très marginale, mais incisive quant à ses monuments à peine construits ou en phase d'achèvement. Il n'est question ici que des splendeurs du passé, sans allusion aux réalisations contemporaines, que l'auteur signale en revanche pour Constantinople qu'il considère sans histoire avant Constantin.

Rome, Ville éblouissante donc, même lorsque l'on est habitué aux fastes des cités des provinces syro-palestiniennes : *civitatem maximam et ementissimam et regalem* selon les termes de notre auteur; ville païenne, ville opulente où il fait bon vivre et bon boire sans la moindre ombre de *crise*.

Bien entendu cette source n'est qu'épisodique et symptomatique d'un provincial partial qui ne retient de la capitale que le spectaculaire qui l'intéresse et avec lequel il tente de captiver son auditoire, selon un modèle rhétorique qui ne concède rien au présent du moment qu'il vit.

D'autres sources, et je me limiterai au *Liber Pontificalis* (en renvoyant bien entendu aux études déjà citées de Charles Pietri pour le meilleur état du dossier et des études anciennes ou plus récentes) et aux données archéologiques, nous livrent bien d'autres renseignements et enseignements. J'ai déjà cité les rencontres et travaux récents qui renouvellent nos problématiques; j'emprunte à F. Guidobaldi<sup>16</sup> une liste rapide mais révélatrice du ferment des constructions et de la rénovation urbaine tout au long du IV<sup>e</sup> siècle. Sous le seul règne de Constantin on assista à l'achèvement de la basilique de Maxence et à la construction de la Rotonde connue sous le nom de *Temple de Romulus* qui établissent une jonction scénographique entre la *via Sacra* et le *Templum Pacis*, à la réalisation des grands thermes constantiniens sur le Quirinal et aux pieds de cette colline de la *Porticus Constantini*, à celle de l'arc *quadrifrons* dit de *Janus* au Vélambre, à la réalisation du grand complexe du *Sessorium* près de la Porte Majeure, avec les thermes *Helenianae*. Il faut y ajouter toute une série de restaurations et d'aménagements monumentaux jusque dans les thermes de Caracalla, pour ne citer qu'un seul exemple, pourvus d'un nouveau *calidarium* couvert d'une énorme coupole de 34 m. de diamètre, la deuxième de Rome après celle du Panthéon ...

On pourrait effectivement en oublier les constructions chrétiennes et les considérer comme étant

secondaires et marginales. En fait, dans l'absolu elles le sont, y compris conceptuellement et nul ne pouvait alors imaginer quelle révolution elles allaient entraîner pour les zones urbaines des siècles successifs —et jusqu'à nos jours!— en déplaçant progressivement autour des édifices de culte chrétiens, dès le siècle suivant, les pôles urbains principaux. Ces constructions chrétiennes s'appellent le Latran, certes réalisé dans une caserne abandonnée, mais avec l'élaboration d'un complexe qui renouvelle ou efface toute réalité antérieure. C'est St-Pierre au Vatican, certes conçu dans une zone insalubre et décentrée, qui se construit dans le cadre d'un chantier gigantesque, au prix de la destruction d'une nécropole plutôt désordonnée, avec un résultat monumental grandiose. Ce sont enfin les basiliques dites *cirquiformes* ou à déambulatoire, dont sept sont actuellement connues (la dernière ayant été découverte il y a dix ans seulement) mesurant autour de 100 m. de longueur et entourées de couronnes de mausolées. Elles devaient frapper les voyageurs, surtout le long de la *via Appia*; trois d'entre elles s'y trouvaient à très faible distance les unes des autres : celle de St-Sébastien, une seconde identifiée mais jamais fouillée au-dessus de la catacombe de Prétextat et enfin celle qui a été découverte récemment, que je viens de citer.

Hors les murs, parmi les *villae* privées qui connaissent une phase monumentale spectaculaire comment ne pas rappeler sur la voie Prénestine la villa dite des Gordiens, considérée comme une élaboration du III<sup>e</sup> siècle essentiellement, dans la tradition d'un noyau républicain mais qui connaît une phase importante au tournant des III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles avec la construction d'une basilique *cirquiforme* et d'un grandiose mausolée circulaire; cette villa était pourvue d'un portique de deux cents colonnes en marbres de très grande qualité, de trois basiliques et bien sûr de thermes.

Enfin l'une des caractéristiques de ce IV<sup>e</sup> siècle fut aussi certainement la multiplication des *domus* urbaines sénatoriales luxueuses qui nous sont maintenant familières grâce aux remarquables travaux de Federico Guidobaldi déjà mentionnés. Elles devaient constituer l'un des attraits de la Ville et de la politique de renouvellement des quartiers qui semble caractériser le IV<sup>e</sup> siècle.

Enfin, on ne peut quitter le IV<sup>e</sup> siècle sans rendre hommage à l'œuvre formidable du grand pape Damase (366-384), d'origine espagnole. Son œuvre de mise en valeur des tombes des martyrs ne fut certes pas spectaculaire, du moins de l'extérieur, mais elle conditionna le renouveau monumental du

16. Dans PERGOLA, Ph. (éd.), 2000a, pp. 4-11.

*suburbium* et c'est bien à lui que l'on doit la création qui amènera à la réalité des 64 pôles culturels martyriaux dans le *suburbium* romain.<sup>17</sup>

## LA PREMIÈRE ROME CHRÉTIENNE : LE V<sup>e</sup> SIÈCLE

Ce n'est cependant véritablement qu'avec le V<sup>e</sup> siècle, mais il ne s'agit plus d'*origines*, que l'on peut parler d'une Rome chrétienne et de l'affirmation de ses monuments comme vrais pôles urbains, y compris dans la mentalité collective. *L'Expositio* n'aurait pu être écrite au V<sup>e</sup> siècle en faisant l'impasse sur les monuments chrétiens.

A la fin du IV<sup>e</sup> et du début du V<sup>e</sup> siècle une première tradition monumentale s'est mise en place et ce, malgré le sac d'Alaric. Valentinien II, Théodose et Arcadius financent la nouvelle basilique de St Paul hors les murs. Gratien, Valentinien et Théodose se manifestent aussi par un arc et un port. Des *domus* et des palais sont rénovés (outre l'abondant dossier réuni par F. Guidobaldi, les fouilles en cours sur la colline du Pincio, à la Villa Médicis, sont en train de révéler et de confirmer la richesse des nouvelles réalisations dans ces grandes demeures). De nouveaux *tituli* sont fondés ou rénovés. Des basiliques grandioses se construisent, richement ornées et pourvues de sculptures architecturales de premier ordre, ainsi, Ste-Marie-Majeure, Ste-Sabine ou St-Etienne-le-Rond.

Le *suburbium* nous a montré que loin d'être abandonnées les grandes *villae* ont des phases monumentales ou sont parfaitement entretenues tout au long du V<sup>e</sup> siècle.

Je ne m'aventurerai pas dans le VI<sup>e</sup> siècle puisque nous sommes maintenant loin du thème qui m'est confié autour des origines de la topographie chrétienne de Rome.

Je me limiterai seulement à relever que l'on continue à raisonner souvent en termes catastrophiques autour des guerres gothiques qui ébranlèrent Rome de 535 à 553. Ces guerres eurent certainement de très lourdes conséquences mais aucune des fouilles stratigraphiques récentes n'en montrent les traces. Les sanctuaires chrétiens furent sûrement endommagés, mais très vite restaurés ou reconstruits, comme nous le prouvent le *Liber Pontificalis* et les monuments conservés. Mais c'est une autre histoire qui commence ...

17. En dernier lieu et pour remonter à l'ensemble de la bibliographie : PERGOLA, PH., 2000b, pp. 388-391.

## EN GUISE DE CONCLUSION

C'est avec un témoignage du *suburbium*, et par un cycle de peinture des catacombes, encore souvent méconnu, que j'ai réétudié et réinterprété en réagissant à une intuition de Charles Pietri, que je voudrais conclure par des images qui nous parlent des chrétiens de Rome dans leur quotidien et dans leur quête de l'au-delà, au cœur de la deuxième des catacombes romaines par son étendue, celle de Domitille, qui devait accueillir, au terme de son utilisation durant la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle de soixante à quatre-vingt mille défunts.

Je conclus avec un pas en arrière, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, alors qu'est réalisée dans cette catacombe une région autonome par la création d'un premier étage, à partir d'un escalier parmi les plus anciens, connu sous le nom de *scalone del 1997*.<sup>18</sup> Cet escalier ne desservait à l'origine qu'un hypogée communautaire parmi les plus anciens et les plus vastes de la première Rome chrétienne, au milieu du III<sup>e</sup> siècle. Un *cubiculum* monumental, au centre de cette région autonome, au cours des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles et qui regroupait quelques centaines de sépultures, fut réalisé par une riche famille de l'*establishment* urbain qui dut être à l'origine de la création de ce réseau indépendant. Ce *cubiculum* reçut une riche décoration peinte, où la représentation de scènes bibliques néo et vétérotestamentaires fut accompagnée de l'illustration de l'activité de ses chefs de famille. Cette activité constitue la preuve de la vitalité de la société romaine et de ses rouages traditionnels, dans le cadre de l'un de ses aspects fondamentaux, celui de la préfecture de l'annone.<sup>19</sup> Y est retracé le parcours du blé, depuis son arrivée au *Portus* de Rome (depuis l'Afrique du Nord essentiellement très vraisemblablement), avec les *horrea* d'Ostie, le transvasement sur les barques halées le long du Tibre, la représentation des dépôts romains sur les berges du Tibre et enfin le négoce entre les *mensores* et les ayants droit.

Un examen même sommaire des plans des catacombes romaines, entre le milieu du III<sup>e</sup> siècle et la fin du V<sup>e</sup>, illustre à lui seul ce que devint la Rome funéraire chrétienne, avec ses centaines de milliers de défunts. Ces chiffres sont en général en contradiction flagrante avec les images de crise démographique que véhiculent si volontiers des cher-

18. PERGOLA, PH., 1988, pp. 49-60.

19. Pour l'interprétation du cycle lié aux *mensores*, je renvoie à mon étude, PERGOLA, PH., 1990, pp. 167-184.



cheurs qui interprètent des sources souvent tendancieuses, en se voilant la face devant l'objectivité incontestable des tombes des *ex vivants*, qu'étrangement aucune statistique ne prend jamais en compte!

Revenant au *cubiculum* des *mensores*, je voudrais tout d'abord rappeler que le commerce des grains et la représentation du pain, qui en est l'aboutissement, demeurent une constante, une préoccupation primaire des gestionnaires de la Ville, laïcs ou pontificaux. Les historiens ont justement remarqué que l'Eglise ne s'est que momentanément substituée au pouvoir civil, avant de prendre directement en charge le service de l'annone, mais pas avant le second quart du VIII<sup>e</sup> siècle, en coïncidence avec la création des *domuscultae*.<sup>20</sup> Le pain est la constante, alors que les *circenses*, mais aussi toute l'architecture publique monumentale (édifices de jeux, thermes ou temples), fruit du pouvoir impérial ou de l'évergétisme privé, ne se manifestaient plus désormais et avaient été relayés par la construction de complexes monumentaux chrétiens, avec bien sûr l'intervention directe de l'Eglise dans cette nouvelle monumentalisation des centres urbains.

La Rome chrétienne explique certainement que son poids spirituel de capitale de la chrétienté se soit substitué à la réalité politique de l'ancienne capitale de l'Etat fédéral le plus vaste qu'ait jamais connu l'Occident méditerranéen, pour permettre à la Ville de conquérir son titre d'*Eternelle*. Ce cheminement naît autour des martyrs et dans le *suburbium*, par la fondation de monuments spectaculaires, qu'il s'agisse des premières basiliques *cirquiformes* comme des constructions postérieures jusque durant tout le haut Moyen Âge, aussi bien en surface que par des réalités souterraines au contact de sépultures vénérées.

Mais c'est aussi le tissu urbain à l'intérieur des murs qui est touché par la fièvre de la construction des édifices de culte. Malheureusement les enquêtes archéologiques n'ont en général concerné que les seules *aulae* cultuelles alors que celles-ci faisaient en général partie de vastes complexes très structurés et hiérarchisés, comme le prouvent les recherches exemplaires conduites à St-Clément par F. Guidobaldi ou à la *Crypta Balbi* par L. Sagui. Nous avons maintenant la certitude de la présence de constructions utilisées durant les V<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles (et au-delà) en Ville et dans le *suburbium*, mais de

manière décousue, un caractère décousu qui ne dérange pas l'archéologue classique pour les périodes qu'il étudie, mais qui devient peut-être trop facilement pour lui — en influençant souvent les spécialistes des époques post-classiques... — l'indice d'un urbanisme en déliquescence ou d'une ruralisation qui restent à démontrer véritablement et que la plupart des découvertes récentes infirment.

Il est grand temps de renoncer définitivement à toute idée d'une sorte de « glaciation » qui aurait vu villes et campagnes se vider de leurs habitants, pour être livrées à quelques humains épars, clochardisés dans les ruines du monde antique, durant les V<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, à l'aube d'une renaissance concédée au Moyen Âge. Ne faut-il pas plutôt y voir, au milieu de mille difficultés indéniables, la présence de sociétés structurées autour d'élites et d'artistes ou artisans qui n'avaient rien de méprisable...

Il y a dix ans seulement, de manière aberrante, les auteurs de la préface d'un des premiers séminaires autour de la Rome du haut Moyen Âge, cité ci-dessus, et en contradiction avec le contenu de l'ouvrage, écrivaient encore que la Rome classique « s'est transformée [...] de capitale d'un empire méditerranéen en capitale du Latium. »<sup>21</sup> Rome, et que cela n'en déplaise aux nostalgiques des fastes de la romanité, demeura une grande capitale à la fin de l'Antiquité et durant le haut Moyen Âge, gouvernée par ses évêques qui y conduisaient une politique internationale de premier plan. La Ville était alors fréquentée et visitée par des foules de pèlerins venus de tout l'Occident, alors que s'y maintenaient des activités agricoles, artisanales et commerciales de premier plan (largement exportées) autour de monuments prestigieux, au sein d'un tissu urbain qui n'avait rien du village des cabanes de Romulus et Remus...

## BIBLIOGRAPHIE

- DELOGU, P.; PAROLI, L. (éd.), 1993 : *La storia economica di Roma alla luce degli scavi recenti*, Firenze.
- GUIDOBALDI GUIGLIA, F.; GUIDOBALDI, A. (éd.), 2002 : *Ecclesiae Urbis*, Cité du Vatican.
- PANI ERMINI, L.; SINISCALCO, P. (éd.), 2000 : *La comunità cristiana di Roma – la sua vita la sua cultura dalle origini all'alto medioevo*, Cité du Vatican.
- PERGOLA, PH. (éd.), 1988 : *L'origine della regione detta dello « scalone del 1897 » nella catacomba di Domitilla*,

20. En dernier lieu, DELOGU, P., dans DELOGU, P. et PAROLI, L. (éd.), 1993, p. 17.

21. ARENA, M. S. et GALLINA ZEVI, A., dans DELOGU, P. et PAROLI, L. (éd.), 1993, p. 6. (Trad. de l'italien par Ph. Pergola)

- Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia, num. LVIII (1985-1986), pp. 49-60.
- PERGOLA, PH., 1990 : *Mensores frumentarii christiani* et annone à la fin de l'Antiquité (relecture d'un cycle de peintures), *Rivista di Archeologia Cristiana*, num. LXVI, 1990, pp. 167-184.
- PERGOLA, PH. (éd.), 1999 : Roma dal IV all'VIII secolo: quale paesaggio urbano? Dati da scavi recenti, dans *Mélanges de L'Ecole française de Rome*, Moyen Age, 111, 1, pp. 159-280.
- PERGOLA, PH. (éd.), 2000a : Rome de Constantin à Charlemagne, *Dossier d'Archéologie*, num. 255, juillet-août 2000, Dijon.
- PERGOLA, PH., 2000b : Santuari dei martiri romani e pellegrinaggio tra IV e IX secolo, dans PANI ERMINI, L.; SINISCALCO, P. (éd.), *La comunità cristiana a Roma: la sua vita e la sua cultura dalle origini all'Alto Medioevo*, Cité du Vatican, pp. 385-396.
- PERGOLA, PH.; SANTANGELI VALENZANO, R.; VOLPE, R. (éd.), 2003 : *Suburbium, Il suburbio di Roma dalla crisi del sistema delle ville a Gregorio Magno*, Rome.
- PIETRI, CH., 1976 : Roma christiana (*Recherches sur l'Eglise de Rome, son organisation, sa politique, son idéologie de Miltiade à Syxte III [311-440]*), Rome.
- PIETRI, CH., 1997 : *Christiana respublica, Eléments d'une enquête sur le christianisme antique*, Rome.
- ROUGE, J., 1966 : *Expositio totius mundi et gentium, Sources Chrétiennes*, num. 124, Paris.

## COLLOQUI

J. M. GURT:

Podem veure reflectida a les ciutats episcopals la realitat de la Roma de la tardoantiguitat de la mateixa manera que ho observàvem i ho constatarem durant els primers segles de l'Imperi a les ciutats de nova fundació a les províncies creades de poc?

PH. PERGOLA:

È difficile pensare che il modello romano possa essere stato esportato. Roma sicuramente diffuse il cristianesimo, ma in modo contrario al modello romano classico che impone in tutto l'*Orbis* determinati schemi urbanistici ed impianti monumentali, che si tratti della trama viaria, dei sistemi forensi oppure dei complessi termali, degli edifici di gioco, di spettacolo. Il cristianesimo s'irradia dal punto di vista urbanistico e monumentale in modo meno sistematico. Bisogna pensare a realtà geografiche, regionali, microregionali nelle quali non è opportuno pensare che ci siano diretti richiami da Roma. Penso abbia molto da dire a riguardo anche Jean Guyon. Per quanto riguarda Roma, mi pare che la prima monumentalizzazione cristiana, la prima topografia cristiana importante, sia quella suburbana. Mentre fioriscono le basiliche e le sistemazioni monumentali delle tombe dei martiri, all'interno delle mura, per la cattedrale della capitale dell'Impero si riusano il sito e le strutture di una caserma abbandonata. Nel frattempo fuori le mura sono costruite almeno sette basiliche «circonforni» (a deambulatorio), lunghe in media 100 m.; la collina del Vaticano è in parte eliminata per fare posto ad una grande basilica. Solo in età successiva compariranno all'interno delle mura i *tituli*. Il IV secolo è caratterizzato dalle costruzioni fuori le mura

e bisogna attendere il V per le grandi realizzazioni urbane quali S. Maria Maggiore, S. Stefano Rotondo o S. Sabina. Per le realtà provinciali non esistono regole. Vi sono certamente centri urbani dalla ricca storia cristiana (con vescovi attestati dalla seconda metà del IV secolo, come a Siracusa o di età costantiniana come ad Arles, ma senza monumenti conservati per le origini), mentre, per parlare di regioni che conosco meglio, quali la Liguria, il Piemonte o la Corsica, non vi sono vescovi né monumenti prima della seconda metà del V secolo. Quindi è molto difficile poter pensare che Roma possa costituire un modello. La risposta mi pare debba essere più no che sì.

J. GUYON:

Je voudrais pour commencer féliciter Philippe Pergola pour la contribution qu'il vient d'apporter à nos débats. Avoir à dérouler en quelques minutes sous nos yeux un aussi ample panorama était un défi qu'il a brillamment relevé, nous montrant, selon la parole de l'Écriture, tout ce que l'on peut tirer de neuf de données que l'on croyait si bien connues. Et puisqu'il me sollicite d'intervenir sur la légitimité qu'il y a, ou non, à parler d'un « modèle romain », je lui dirai qu'ayant apprécié la façon dont il a éclairé son exposé par des sources littéraires qui nous aident à nous représenter ce que pouvait être la mentalité d'un homme du IV<sup>e</sup> siècle, il me semble que de ce point de vue aussi, Rome constitue une sorte d'exception. Il faut bien prendre garde en effet que ces témoignages littéraires sont le plus souvent le fait de rhéteurs et que ces rhéteurs – étant nous-mêmes professeurs, nous le savons bien – étaient des hommes qui étaient tributaires, au point parfois d'en être prisonniers, d'une tradition littéraire. Du coup,

l'image qu'ils avaient de la ville antique, et en tout cas celle qu'ils célébraient, pouvait être « décalée » par rapport à celle que leurs contemporains avaient sous leurs yeux. Nous autres Français, pour qui Grégoire de Tours est une source irremplaçable, que nous lisons et relisons *ad nauseam*, le vérifions chaque jour pour les Gaules : quand cet homme —qui était pourtant un évêque— décrit une ville, il en vante la situation, l'enceinte, les monuments publics, l'environnement, mais non les édifices de culte chrétiens. La *ciuitas christiana* était pourtant une réalité de son temps, mais il ne nous la donne jamais à voir.

C'est là un argument supplémentaire pour penser, comme cela nous a été dit, que Rome est plus singulière qu'exemplaire, si du moins on laisse hors du débat la diffusion d'une certaine « idéologie romaine » par le biais des œuvres d'art. Je songe à la fois à des poèmes, comme ceux de Prudence, mais également aux sarcophages de la *Traditio Legis*, de la fin du IV<sup>e</sup> siècle eux aussi : par le biais de Pierre et Paul recevant la Loi des mains du Seigneur, ils orchestrent le thème d'une Église romaine fondée sur les Apôtres, autorisée de ce fait à être garante de la Tradition. De telles œuvres en effet ont sûrement joué un rôle dans la diffusion de l'idéal d'une « cité chrétienne » en Italie et, plus largement, en Occident.

Après ces remarques qui se situent comme en marge de cette riche contribution, je voudrais pour

finir poser une question : comment s'accordent les vues qui viennent de nous être exposées sur les catacombes avec les idées d'Eric Rebillard, pour qui l'origine des cimetières chrétiens de Rome tiendrait surtout à des sortes de consortiums privés ? Je sais bien que le débat requerrait de longs développements, mais peut-être est-il possible de dire au moins un mot de cette question disputée ?

PH. PERGOLA:

Sono d'accordo sul primo punto, per quanto riguarda l'immagine mentale, intellettuale, del mondo antico, tanto è vero che anche gli itinerari del alto medioevo e del medioevo mettono in luce la Roma classica e quanto fosse viva, presente, nel quotidiano dei romani e dei visitatori della capitale. Ma, ecco, per quanto riguarda le teorie di Eric Rebillard sull'autonomia delle catacombe romane o di intere regioni di esse rispetto alla gerarchia ecclesiastica, sono in totale disaccordo. Vi possono essere effettivamente regioni autonome più o meno importanti, ma non scisse da un'organizzazione generale alla quale sovrintende la Chiesa romana sotto forme a noi ignote, ma nelle quali il clero doveva avere una parte vincolante. Ciò perlomeno nelle catacombe giustamente dette «comunitarie», nelle quali erano quasi sempre venerati martiri.